

VIEILLE BRANCHE - ÉPISODE 51

George-Pau Langevin

“Nous, on était très conscient de ce qu'il n'y avait pas de fatalité et que, par conséquent, on pouvait progresser. On pouvait aller de l'avant, mais conscient qu'il fallait se battre pour pouvoir arracher des droits et que c'était possible.”

Pour cet épisode de Vieille Branche, on est allé visiter la permanence parlementaire du PS du 20ème arrondissement. C'est là que George Pau-Langevin travaille avec son équipe, reçoit ses administrés, prépare ses dossiers pour l'Assemblée nationale. George Pau-Langevin, c'est la toute première femme députée noire de métropole. Elle a été élue pour la première fois en 2007. Elle se tient très droite. D'ailleurs, elle dégage pas mal ça, la droiture. Et quand on l'écoute, on se dit qu'une certaine façon de faire de la politique existe de moins en moins. Une façon collective, collégiale, combative. Et ça a l'air d'ailleurs d'être un peu douloureux pour elle, le constat de l'absence de relève, mais peut être qu'après tout ça se passe ailleurs et autrement. En tout cas, écouter George Pau-Langevin, c'est se rappeler que les combats sont toujours lents, les victoires toujours temporaires et que le militantisme est surtout affaire de persévérance.

INTRO

Bonsoir George Pau-Langevin,

Bonsoir,

merci de nous accueillir dans votre royaume. Cette permanence parlementaire du 20ème arrondissement à Paris. Vous avez 71 ans. Vous êtes députée de la 15e circonscription de Paris. Vous avez été ministre déléguée à la Réussite éducative, puis ministre des Outre-mer. Mais le terrain vous manquait trop ? Je crois. Et vous êtes revenue à votre mandat de députée dans la ville que vous habitez depuis 1965. A votre arrivée à Paris. Après avoir quitté l'archipel où vous avez grandi, la Guadeloupe. Vous avez entamé des

études de droit à Paris. Avant ça, vous avez fait des études de lettres hypokhâgne khâgne. Si je ne me trompe pas. Ce qui vous a amené à devenir avocate et à plaider notamment contre Faurisson, Le Pen ou les époux Mégret, quel plaisir ...

Absolument

(rires)

Vous êtes la toute première députée noire représentante de métropole, mais attention, pas la première députée noire française dès 1794, il y a eu Jean-Baptiste Belley, qui a siégé dans la toute première Assemblée nationale française. De même, on connaît peu Gaston Monnerville, ancien président du Sénat, où on oublie que Léo-Paul Sédar Senghor à siéger à l'Assemblée. Il y a peut être quelque chose à dire sur ces noms et cette représentativité pas si récente, mais qu'on apprend peu à l'école. Mais avant de commencer à parler à votre place, je voulais vous demander comment est ce que vous avez vécu ces derniers mois en tant que personne plus tout jeune, mais aussi en tant qu'élue parisienne d'un arrondissement, le vingtième, où les gens ne vivent pas tous dans des 100 mètres carrés avec jardin ?

Oui, je pense que ces derniers mois de confinement ont été des moments assez difficiles parce que je voyais, avec mes collègues, qui eux, sont élus de la province et qui comprenaient... enfin étaient assez hostiles à ce que les enfants retournent à l'école parce qu'ils disaient qu'il n'y avait pas toutes les conditions sanitaires. Moi, je voyais que dans le 20ème où les enfants étaient en quelque sorte enfermés dans des appartements, de petits appartements durant toute la journée, avec la possibilité de sortir une heure. C'était quand même insupportable. De surcroît, dans un quartier comme le nôtre, des parents qui ne sont pas forcément aptes à expliquer aux enfants les cours. Je pensais que c'était quelque chose qui était tout à fait détestable pour l'évolution de nos enfants et pour la réduction des inégalités. Donc, quand on les a, leur a

permis de retourner à l'école, même pour peu de temps, j'ai trouvé que c'était quelque chose de très juste.

Et sur un plan plus intime, est-ce c'est une maladie... Du coup vous avez quand même continué à travailler tout le long, vous vous avez pas vécu l'enfermement, ni ...

Oui, c'est un peu particulier aussi parce que bon, je venais de perdre mon mari. De toute façon, ce n'était pas... ça ne tombait pas très, très bien, mais moi, je ne suis pas quelqu'un qui est facilement malade. Donc, j'ai pu continuer à vaquer à ses occupations. Et puis nous, nous avons un travail qui est finalement un travail de bureau, d'études. Ce que ça a changé vraiment pour nous, c'est qu'au lieu de faire des réunions comme on en fait beaucoup dans la semaine pour entendre telle ou telle personne, on a fait et on a commencé à être très adeptes du zoom. Donc on passait des journées entières chez soi devant son ordinateur à faire des réunions Zoom sur tel ou tel sujet. Ça nous a permis justement d'entrer dans la modernité parce que maintenant, nous sommes devenus accros aux réunions zoom.

C'est un saut dans la modernité que vous avez fait.

Absolument.

Et surtout tout seul parce que arriver à se connecter tout seul pour moi qui ne suis pas un as. C'était quand même déjà un exploit.

Oui, d'ailleurs, on le dit un petit peu, il y a des administrations pour qui ça a un petit peu forcé là où ça allait, très lentement. Ça a été peut-être un refuge aussi. Un petit peu pour vous, si vous veniez de perdre votre mari, de ne pas surtout pas arrêter de travailler?

Oui, tout à fait. Moi, je pense que c'est bien de ne pas rester à réfléchir dans son coin.

On va revenir un petit peu, un petit peu en arrière, au tout début même. Quels sont vos premiers souvenirs ? Est-ce que vous avez des sons, des odeurs ?

Souvenirs d'enfance ?

D'enfance oui.

Peut-être que effectivement, je me souviens. Quand j'étais, je vivais à Pointe à Pitre, en Guadeloupe, et nous allions en vacances dans une petite commune qui s'appelait Gourbera et qui était une commune un peu montagneuse comme ça. Et je me souviens très bien que le soir de Noël à Gourbera, il y avait des illuminations. C'était extrêmement joli et ça, j'aimais bien. J'aimais bien cela. Ou alors, quand j'allais aussi en vacances chez mon grand père à la Martinique, il avait une maison à la campagne. J'en ai gardé d'excellents souvenirs.

Donc il y avait une partie de la famille qui était martiniquaise ?

Absolument. Ma mère était martiniquaise.

Et le père Guadeloupéen. Ils se sont rencontrés en Guadeloupe ?

En fait, mon père... Vous savez, pendant la guerre, on avait envoyé des militaires de la Guadeloupe en Martinique. Et en fait... Souvent, les gens partaient en Martinique pour pouvoir passer ensuite, rejoindre le général de Gaulle à Paris, en passant par La Dominique et donc les militaires de la Guadeloupe allaient en Martinique. Ceux qui arrivaient à trouver une opportunité pour passer à la Dominique et ensuite rejoindre le général de Gaulle comme a fait mon oncle, mais mon père n'a pas pu trouver. En fait, il est resté caserné en Martinique. Et du coup, il a rencontré ma mère.

Dans quel genre de famille vous avez grandi ? J'ai lu que ce n'était pas particulièrement une famille militante par exemple.

Pas tellement. Mes parents étaient enseignants tous les deux. Mon père était prof de math. Ma mère était institutrice. Donc la grande cause de leur vie, c'était ça. C'était l'éducation des enfants et par conséquent, ils avaient vraiment une foi militante dans le rôle de l'éducation pour permettre à tous ces enfants d'avoir une vie meilleure.

Et c'est vrai qu' aujourd'hui, je trouve un peu dommage que une partie de l'opinion ait perdu cette foi de charbonnier dans l'éducation parce que indiscutablement, mes parents disaient toujours, même pour nous, ils nous ont toujours dit quand on n'est pas héritier d'une usine, la seule chose qu'on puisse faire, c'est faire fructifier son cerveau. Et je crois que c'est comme ça qu'ils nous ont donné le goût de l'étude et le goût de la conviction que pour s'en sortir dans la vie, les études étaient importantes.

C'est donc pas du tout un hasard que vous soyez devenue ministre déléguée à la Réussite éducative. Ça avait un sens avec votre vie.

Quand vous avez dit dans une interview que votre famille n'était pas militante, ça m'a poussé à me demander si, comme quelques écrivains et auteurs africains qui ont pu l'écrire à propos des Etats-Unis, vous vous êtes rendue compte que vous étiez noire en arrivant en métropole, je pense notamment à la Nigériane Chimamanda Ngozi Adichie, qui l'a beaucoup dit, qui a dit : En fait, je suis devenue noire, confrontée aux Blancs.

C'est à dire que la société des Antilles est une société qui est à la fois une société où les gens vivent ensemble, finalement, relativement harmonieusement. Mais c'est une société qui a quand même été fondée sur le racisme et l'esclavage. Par conséquent, c'est une société où, dès le début, on se rend bien compte que dans le monde où on vit, il y a les pauvres sans droits et les riches sont blancs. Entre les deux, il y a toute une gradation intermédiaire puisqu'il y a ce qu'on appelle aux Antilles les mulâtres, qui sont justement une sorte de classe intermédiaire à tout point de vue.

La gradation, elle l'est aussi sur la couleur de la peau.

Donc, si vous voulez, c'est vrai que si je prends l'exemple de ma famille, eh bien, mon grand père faisait partie de ce qu'on appelle en Martinique un petit peu les **?nom à vérifier?**, c'est à dire, les mulâtres, qui sont, qui ont déjà une certaine situation... Et alors que mon père et donc ma

mère était quelqu'un qui était plutôt claire de peau, on appelait ça une mulâtresse. Et...

Ce qui ne se dit plus trop...

J'ai vu... J'ai vu quand on a parlé de la *Mulâtresse solitude*. J'ai vu que ça a été... On est partis de l'idée du côté méprisant du mot mulâtresse, alors que bon, nous qui avons grandi aux Antilles... Je n'ai pas eu cette sensation que c'était méprisant.

D'ailleurs, Henri Schwarz Bart, quand il a fait le livre, sur *La mulâtresse Solitude*, il a l'appelé Mulâtresse Solitude et personne n'y a vu malice. Donc, au contraire, c'est devenu une héroïne de notre panthéon personnel. En tout cas, ma mère était plutôt d'une famille où il y avait des gens qui avaient été plus à l'aise, alors que mon père, lui, était iss, d'ailleurs, il était bien noir de peau, et il était issu plutôt d'une famille très modeste. Et du coup, on voit tout de suite quand on vit aux Antilles qu'il y a à la fois cette cohabitation, ces mélanges entre des gens différents, mais ça correspond... Les couleurs de peau correspondent souvent ou correspondaient surtout, à une situation sociale.

Mais alors, on ne peut pas dire que vous ayez découvert que vous étiez noire en arrivant à la métropole...

Dans la société antillaise, c'est une société qui gère en permanence ses contradictions entre personnes de couleurs de peau différentes. Et c'est une société aussi où, justement, il y a eu beaucoup de révoltes parce que les personnes qui étaient au bas de l'échelle, c'est à dire les plus noirs souvent, ont eu l'habitude de se battre pour pouvoir résister à l'injustice, améliorer leur situation donc à la fois, si vous voulez...

Ça grandit en vous quand même...

On est dedans, à la fois, bon il y a justement, le cadre de la République qui fait que l'on sait que la couleur de peau n'est pas un obstacle définitif. Mais en même temps, beaucoup de gens avaient intériorisé le fait, par exemple, qu'être noir, c'était être laid. Et donc aux Antilles, où les

gens vous disaient couramment il est noir, mais il est beau.

(rires)

C'est terrible que vous rigoliez...

Ou il est noir, mais il est Intelligent, bon, mais non. Si vous voulez, on rigole parce que moi, je suis et je pense que c'est mes parents qui m'ont aussi donné ça. Nous, on était très conscient de ce qu'il n'y avait pas de fatalité et que, par conséquent, on pouvait progresser. On pouvait aller de l'avant, mais on était conscient qu'il fallait se battre pour pouvoir arracher des droits et que c'était possible. Je pense que c'est pour ça que même si je vous dis que mes parents n'étaient pas militants en quelques pas, ils nous ont quand même inculqué le fait d'être à l'aise avec notre couleur.

Avec vous même.

Vous arrivez à Paris en 1965 pour faire des études de lettres avant d'arriver à Assas en droit. Vous avez quoi comme souvenirs de cette arrivée en métropole ? Vous en parlez comme d'un arrachement, d'un exil ?

Oui, forcément, forcément, puisque...

Ce n'était pas la ville qui vous faisait rêver. C'était la condition d'un avenir, mais pas forcément un endroit qui vous faisait rêver.

En fait... J'ai eu la chance d'être... J'étais déjà venue à Paris avec mes parents. Comme ils étaient enseignants à l'époque, il y avait ce qu'on appelait le congé administratif qui permet aux enseignants de venir passer six mois en métropole au bout de cinq ans. Et dans l'autre sens, les personnes de métropole qui étaient affectés aux Antilles avaient le droit d'avoir un congé tous les deux ans, mais plus court. Donc, on était déjà venu, donc on n'était pas en terrain inconnu. En plus, mon oncle était conseiller

juridique à Paris, donc on avait du monde. C'est pour ça que je me dis que quelqu'un qui arrive tout seul, sans connaître personne, parfois sans connaître la langue. Si on prend le cas des étrangers. Ça va être très difficile parce que nous qui étions arrivés dans de bonnes conditions à la fac, etc. Je sais que quand même, ça a été pénible.

Il y a des jours où on prend le métro, on va à la fac et on finit par avoir très envie de dire bonjour à quelqu'un vous voyez.

(rires)

Parce que on est dans une foule comme ça. Et puis, on connaît personne.

Oui, quand on prenait le bus en Guadeloupe, on disait bonjour.

Oui, en Guadeloupe, quand quelqu'un rentre dans l'autobus, il dit bonjour à tout le monde alors que dans le métro à Paris, si vous faites ça, vous faites rire tout le monde. Donc ce sentiment... Et puis bon, c'est pas les mêmes odeurs. Ce n'est pas la même lumière, surtout.

Oui la lumière, un jour comme aujourd'hui, un jour où il pleut des cordes, c'est terrible.

Donc, c'est vrai que au début, ça a été un peu long.. Bizarrement, ce qui nous a beaucoup ... En tant que jeunes étudiants antillais ont été très souvent regroupés autour de l'aumônerie Antilles-Guyane.

Donc aujourd'hui, ça semble étonnant puisqu'il y a de moins en moins de gens qui sont chrétiens. Mais je dois dire que c'est l'étude faite à l'aumônerie Antilles-Guyane qui nous a permis de tenir le coup.

Vous étiez dans un bastion de l'extrême droite et du catholicisme, d'ailleurs, à Assas quand vous avez fait vos études de droit, c'était à l'époque vraiment un bastion de l'extrême-droite. C'est à dire qu'aujourd'hui encore, on peut dire... Mais à l'époque, il y avait le GUD...

Ah oui, oui

C'était hostile pour vous, quand vous alliez à la fac, vous sentiez une hostilité ?

C'était très, très choquant pour moi parce que j'ai... quand je suis arrivé à la rue d'Assas. C'est vrai qu'on voyait les types paradant avec des... Vous savez les cheveux blonds. On avait l'impression d'être dans un film des années de la guerre, sans compter les moments où ils paraient devant la fac avec des bâtons. Enfin des trucs comme ça. C'était très, très choquant et de surcroît, quand on étudie des textes, je me souviens qu'on avait étudié *La démocratie en Amérique* de Tocqueville, mais bizarrement, comme il faisait un tableau extrêmement négatif des Noirs américains, ça m'avait un peu... un peu choquée. Mais à l'époque, comme justement, je n'étais pas un militant de nulle part. Si vous voulez, ça me dérangeait de voir un certain nombre de discours et d'attitudes puisque ils paraient un peu comme s'ils étaient chez eux. Comme si c'était un truc paramilitaire. Mais je ne savais pas très bien comment réagir. Et je pense que c'est ça qui m'a donné envie, justement après, de rejoindre une association contre le racisme.

Vous pensez que c'est un terreau particulièrement fertile pour votre militantisme...

Parce que c'est vrai que c'est un peu choquant quand on arrive, en plus il y avait pas énormément d'étudiants antillais, donc bon, moi, je ne me mêlais pas trop... J'avoue que quand je suis arrivée, j'ai découvert des mondes que je ne connaissais pas. Par exemple, à la Sorbonne, j'ai vécu Mai 68, mais pour moi, c'était un film parce que j'arrivais quand même d'une île où il y avait beaucoup de pauvres, beaucoup de gens dans le dénuement. Et je n'arrivais pas à comprendre quel était le problème, la revendication de tous ces jeunes qui étaient à la Sorbonne avec moi et qui me semblaient quand même plutôt, plutôt à l'abri du besoin.

Ils vous agaçaient ou juste, vous êtes restée un peu en retrait.

Je suis restée un peu en retrait. Je ne comprenais pas. Après, j'ai compris en lisant des choses sur Mai 68, mais sur le moment de voir une telle colère chez ces jeunes,

alors que moi j'avais l'impression que le fait d'être à la Sorbonne était un privilège absolu.

CHAPITRE

Un mot pour la suite. George Pau-Langevin va vous parler du MRAP, c'était Le Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples. Elle en a été présidente pendant trois ans. Il est né ce mouvement après la Seconde Guerre mondiale et il s'est intéressé très tôt aux immigrés illégaux et légaux. Il s'est engagé auprès des demandeurs d'asile, des Roms, des gens du voyage, des juifs, des français d'origine étrangère, des homos. Bref, le MRAP s'était l'intersectionnalité avant que le mot existe, une convergence des luttes internationale qui existait bien à l'époque et dont les musiques ont d'ailleurs été archivées pendant dix ans par le rappeur Rossé dans une compilation merveilleuse que je vous conseille, qui s'appelle *Les damnés de la terre*.

En tout cas, quand vous avez été diplômée, quand vous avez passé le barreau de Paris en 71, vous devenez avocate, puis vous là, vous avez du mal à trouver un stage...

Jusqu'à présent, ça dure hein. Les gens ont du mal à trouver des stages.

Le stage, quand je suis retournée au barreau de Paris, même quand j'étais au barreau de Paris, que j'étais déjà une avocate assez, qui avait fait son trou. J'avais à mon cabinet. J'avais six jeunes avocats en tant que stagiaires... Je ne pouvais pas les payer, bien sûr, mais ils ne trouvaient pas de patron. Sinon, ils ne pouvaient pas faire leur stage. Donc, cette difficulté d'avoir... Si vous voulez, on est dans un pays, me semble-t-il, où il y a une forme de méfiance à l'égard des jeunes en général. Et donc, il y a beaucoup de difficultés à leur donner leur première chance. Et après, ça peut aller. Et c'est toute la différence, me semble-t-il, avec l'Angleterre. Parce que par exemple, même mes enfants, ils sont partis en Angleterre après leurs études. Et là, on vous donne une chance, plus

facilement. Et si ça ne va pas, peut-être qu'on va vous vous éjecter, mais au moins, vous pouvez montrer de quoi vous êtes capable alors que chez nous, il y a vraiment une méfiance absolue à l'égard des jeunes qui sortent de la fac. Et si on sort d'un quartier populaire, si on n'a pas la bonne couleur de peau, etc. C'est encore pire. Donc c'est vrai qu'à cette époque là, j'ai eu... je ne connaissais personne, donc j'ai eu un peu de mal à trouver un stage.

C'est aussi ça la question : “je ne connaissais personne”. Et ça marche beaucoup par réseau...

Et donc, du coup, je suis allé voir les jeunes de la MJE à Paris. Ils m'ont dit: Écoute, vas voir. Il y a un avocat antillais qui va peut-être te prendre. Effectivement, il m'a prise sans difficulté aucune.

Marcel Monville.

Absolument.

Au côté de qui vous avez connu, c'est vous qui le dites, tous les révolutionnaires de l'époque.

Ah oui tout à fait, j'ai passé trois années dont je me suis souvenue toute ma vie parce que si vous voulez, c'était, c'était un homme avec une énergie très anticonformiste, très révolutionnaire.

Si vous voulez, pour un avocat, il avait une dégaine pas croyable, il avait toujours le costume tire-bouchonné. Il s'exprimait parfois avec des tas de gros mots.

Avocat de la CGT ...

C'est ça, mais c'est vrai qu'il avait été aussi l'avocat du FLN pendant la guerre d'Algérie. Il était donc l'avocat de la CGT, ce qui fait que chez lui, j'ai rencontré à peu près, non seulement j'ai rencontré tous les gens qui faisaient des complots, des trucs et des machins à droite et à gauche, qui étaient opposants dans leur pays d'origine, etc. Donc j'en ai vu pas mal. Et par ailleurs, j'ai rencontré aussi beaucoup, beaucoup de gens en grande difficulté puisque en tant qu'avocat communiste, ils recevaient vraiment tous les paumés de la Terre. Vraiment, ça a été important parce que je crois que là, j'ai touché du doigt la

misère, l'exclusion, les difficultés que pouvaient rencontrer les gens pauvres en région parisienne.

Mais ça vous a donné aussi un certain sens dans le métier que vous commenciez à exercer.

C'étaient des années passionnantes parce que si vous voulez, il avait une vitalité incroyable. Et c'est vrai que je crois que c'est lui qui m'a emmené au MRAP aussi. Et ça, c'était, je pense que c'était vraiment la chose importante dans ma vie puisque à la fois quand, le jour où je suis arrivé au MRAP quasiment, il y a eu des Antillais qui avaient fait la grève de la faim pour pouvoir revenir au pays. On a, on s'est lancé dans la lutte pour faire libérer Angela Davis, et en étant au MRAP, j'ai découvert toutes les histoires de la Shoah, de la guerre, etc. Ce qui fait que nous avons appris par l'intermédiaire du MRAP, ce qui s'était passé dans les camps...

Ce qui était dans les années 70 pas évident, c'est à dire que ce n'était pas une parole qui était très libérée à l'époque.

Ça a été très, très, très, très formateur, très instructif. Et justement, c'est avec le MRAP qu'on a fait un certain nombre de procédures. En tant qu'avocat du MRAP contre...

Faurisson... Les Le Pen...

Ca a été des moments extraordinaires parce que ce sont des procédures qu'on faisait sur le fondement de la loi de La Presse et c'était des procédures où chaque association, que ce soit la Licra, la Ligue des droits de L'homme, le MRAP, enfin, il y avait des avocats. Donc, j'ai eu la chance de participer à des procédures avec des maîtres du Barreau. Badinter, Jouanno, enfin vraiment, et puis vraiment vraiment autour de grands moments, des affaires de principe sur les histoires... On appelait pas ça encore la Shoah, enfin, vraiment, ça a été durant quinze ans quasiment un aspect de mon engagement qui était important et qui m'a vraiment beaucoup gratifié. J'ai appris beaucoup de choses.

La convergence des luttes à l'intérieur du MRAP...

(rires)

Oui c'est ça... Aujourd'hui, peut-être que c'est un peu parti, ce n'est peut être pas aussi vrai. Mais c'est vrai que nous on sautait des Kurdes ou Ouïghours. Pas les Ouïghours, pas les Ouïghours dont on parlait à cette époque-là. Il y avait des burakumin, des burakumin qui étaient... C'étaient des Japonais qui étaient discriminés. Je sais plus pourquoi. Et effectivement, alors on se battait les burakumin. Enfin, on a vu je vous dis la terre entière. C'était plutôt plutôt sympa.

Et c'est là que vous découvrez aussi, du coup, le militantisme noir américain qui vous a ouvert aussi un peu les yeux sur une certaine forme de militantisme. On vous a comparé parfois, à Angela Davis. Je crois.

C'était les cheveux.

A cause de l'afro. D'ailleurs, c'est une question encore aujourd'hui qui est revenue il y a quelques années, la question des cheveux des femmes noires, le nappy comme on dit aux Etats-Unis. A l'époque, vous, ça avait été une petite révolution personnelle de se dire allez, je laisse mes cheveux vivre comme ils l'entendent.

Oui oui. Moi, j'ai dû laisser les cheveux nature vers les années 78 par là. Donc effectivement, c'était un peu déjà l'influence, l'influence de Angela Davis, et du mouvement noir américain. Et c'est vrai qu'au début, je trouvais ça pas très beau.

Donc...

Oui, c'est intégré, comme critère de beauté.

Mais je me suis dit bon politiquement. Je ne peux pas me continuer à me lisser les cheveux. Donc, j'ai arrêté.

Et puis, j'ai eu la chance de lire beaucoup de choses, évidemment, sur la lutte des Noirs américains, par exemple, et ensuite de faire cette procédure avec ceux qui s'était évadé du ghetto et donc qui sont devenus des amis. C'était aussi très, très chaleureux et je crois que ça nous a donné un petit peu... Ça m'a ouvert des portes.

Je ne sais pas de quelle histoire vous parlez quand vous dites ceux qui se sont échappés.

J'ai eu l'occasion de plaider pour les Black Panthers, 4 noirs américains qui étaient des Black Panthers, qui avaient détourné un avion.

Et il y en a qui habitent encore en France...

Il y a un dernier qui est encore vivant. Mais à l'époque, justement, ils avaient le soutien de toutes les associations, le MRAP, la Ligue autonome, etc. Donc moi, j'étais, je suis intervenue en tant qu'avocate du MRAP. Au début, je suis arrivée en tant que collaboratrice de Marcel Monville, et c'est moi qui ai repris, qui a repris le dossier. Mais c'était fabuleux parce que sur le plan juridique, c'était extrêmement intéressant. C'était une des rares fois, je crois, où, puisque l'extradition avait été refusée aux Américains. Le procès s'est fait en France et donc à la cour d'assises. C'était un procès passionnant. Et sur le plan humain, évidemment, ça a été aussi l'occasion de traiter...

Ca a été le procès du racisme des États-Unis

Il y a eu un comité de soutien extraordinaire. Le jour du procès aux assises, Yves Montand et Simone Signoret sont venus en personne. Ça a été un très, très grand moment.

Ils sont passés par l'Algérie. A l'époque, il y avait une grande internationale des peuples opprimés, qui existe quand même un peu moins, un peu moins aujourd'hui. Ils étaient passés par l'Algérie en espérant qu'il y aurait une révolution algérienne après l'indépendance.

Et qu'ils vivaient dans une sorte de Tiers-Monde libéré et socialiste. En l'occurrence. C'est quand même bizarre de se dire qu'à l'époque, le militantisme vous vient un peu de l'exemple nord américain et qu'aujourd'hui encore, on a l'impression que le militantisme noir en France s'inspire beaucoup des luttes américaines. Comme s'il y avait peut-être une difficulté à créer un militantisme qui soit particulièrement français ou européen, qui soit moins inspiré par les États-Unis,

c'est à dire qu'on a eu... Je pense qu'on a déjà par rapport aux Etats-Unis. On a la chance d'avoir des textes fondateurs qui sont totalement exempts de tout racisme.

Ce qui est pas vrai aux Etats-Unis ?

La réalité, en tout cas, est assez complexe. Il n'y a pas eu de ségrégation en France.

De ségrégation juridique

Il y a eu aussi, ce qui est très curieux, c'est que la masse de la population en France n'a pas du tout conscience que son pays a été esclavagiste. Donc quand pour eux, l'esclavage, c'est les Etats Unis,

C'est pas nous.

Alors que c'est vrai que durant un certain nombre d'années, je pense que les ressortissants des pays colonisés ou des outre mer, qui étaient des pays colonisés d'ailleurs. Leur objectif a été d'arriver à l'égalité des droits, mais plutôt d'une manière, une forme de symbiose et de dire Voyez, je suis comme vous, je peux m'assimiler etc. Et le modèle français est assimilationniste. L'objectif était toujours de montrer qu'on pouvait être pareil.

Un petit comme ces derniers jours les enfants d'immigrés suite à la sortie de Zemmour, en disant que les enfants d'immigrés sont des terroristes machin... un peu comme les enfants d'immigrés qui disent Moi, je suis devenue avocate. Moi, je suis devenu machin...

Oui tout à fait.

Ce qui est terrible, quand même.

C'est quand même incroyable que quelqu'un comme Zemmour puisse sévir sur des antennes officielles. Et puis, qu'on sache quand même... Une première fois, il peut parler comme ça, sans qu'on sache. Mais quand on l'invite à une émission, on sait ce qu'il va dire. Je suis épaté de voir que des républicains continuent à donner une tribune à ces personnes,

Vous êtes épatée, est-ce que c'est le mot épatée ?

Plutôt indignée. Surtout qu'à chaque fois, il n'arrête pas de dire que les autres enfants sont des gounafiers etc...

Sauf que les autres ne peuvent jamais lui répondre réellement. Donc, en tout cas, si vous avez pendant très longtemps, on a voulu plutôt avoir une espèce d'adhésion, montrer qu'on pouvait être tout à fait capable d'être au même niveau que les autres. Mais il y a eu aussi quand même ce mouvement antiraciste qui, en France,...

Que, auquel, vous avez vraiment participé.

Des penseurs, même. Traditionnellement, vous prenez un certain nombre de grands philosophes, de grands penseurs, dans notre pays Condorcet, Lamartine, Victor Hugo. Tout ça, ça a été des gens qui ont été développés des idéaux antiracistes. Mais justement, pendant très longtemps, la France, le territoire hexagonal de la France, a été à l'écart de ces sujets-là. On comptait très, très peu de personnes de couleur. On sait qu'à la révolution, il y a eu ce fameux bataillon des Américains comme on les appelait qui sont venus au secours de la Révolution française. Mais numériquement, ce n'était pas grand chose. Et pendant très longtemps, on a pu se moquer des Etats-Unis ou dire qu'ils étaient des affreux parce que sur leur territoire, ont continué à cohabiter les anciens esclaves, les anciens maîtres et surtout les blancs pauvres. Et ça ne s'est pas bien passé. Or aujourd'hui, nous avons dans nos quartiers, on a ce phénomène de cohabitation entre des gens qui ont continué à avoir à croire, à avoir une perception de la France, que la France hexagonale en réalité, avec ses idéaux et avec ses manières de voir les choses. Et ils se retrouvent avec, à côté d'eux, des gens qui sont les descendants de Français peut-être, mais de Français venus des colonies ou c'était assez différent, où le visage de ce qu'ils vivaient était différent. Quand on leur dit, par exemple, la France n'a jamais fait de catégories entre ses ressortissants. Baaah parfois quand même, dans les colonies.

Mais complètement.

Donc. Moi, j'écoute toujours avec beaucoup d'intérêt un certain nombre de développements de gens qui disent que le modèle français est comme ça, comme ça, y'a aucune

différence entre les gens. Bah, il faut n'être jamais... jamais regardé et quand je dis ce qui s'est passé dans les colonies. Mais il y a toute une histoire quand même de l'homme colonisé ici en métropole, et venir dire qu'il n'y a jamais eu de discrimination, il n'y a jamais eu de différence dans la manière dont il est vu. C'est quand même quelque chose qui est un peu difficile à comprendre quand on connaît l'histoire, quand on sait que Napoléon lui-même a quand même interdit le mariage entre gens de couleurs,

Et puis a rétabli l'esclavage,

Il a rétabli les colonies en massacrant. Mais même ici, pour les Noirs qui étaient ici, il leur a interdit de se marier. Donc, quand on nous dit que notre pays n'a jamais connu ça, bah un peu quand même. ...

Et je pense qu'aujourd'hui...

Vous pensez que l'exemple américain permet de souffler, de trouver notre des prises ?

Bien sûr.

Les pensées qu'on a eu ici, ont beaucoup tourné autour de la décolonisation. Donc, on se disait ça va plus, on se sépare, on devient indépendant, etc. Alors qu'aux Etats-Unis, la bataille a toujours été d'arriver à améliorer l'égalité des droits. Et je pense qu'aujourd'hui, dans notre pays, tous les mouvements des jeunes qu'on a vus dans la période récente, c'est parce qu'en fait, eux ne pensent pas comme les anciens qui vont partir. Eux, ils savent qu'ils sont là. Ils savent que c'est ici qu'ils doivent obtenir l'égalité des droits.

D'ailleurs, à l'époque, votre mentor, dont on parlait tout à l'heure, Marcel Monville, lui, militait pour l'indépendance.

Absolument.

Vous, non ?

Et pour lui, ça semblait bizarre. Ça semblait bizarre. Pour lui, j'étais très tiède parce que je ne voulais pas l'indépendance.

Et vous n'avez pas l'impression que c'est quelque chose de tiède au contraire.

Non parce que je lui disais qu'il y ait indépendance, pas indépendance. De toute façon, les gens vont continuer à vivre. Vous voyez bien d'ailleurs, nous, on demandait le droit de vote pour les étrangers qui vivaient en France. Donc, ça montrait bien que l'indépendance n'avait pas mis un terme aux migrations économiques et que, par conséquent, une fois que la personne vit dans le pays, qu'elle y a des enfants, les enfants sont de ce pays. Et par conséquent, la question pour moi était une question d'égalité de droits sur le sol de la France et pas de partir ailleurs. Et aujourd'hui, je pense qu'une grande part, beaucoup de ces.... Les parents qui sont venus parce qu'ils étaient étrangers. Ils sont venus, mais souvent, ils sont restés dans leur coin en se disant de toute façon, les autres disent j'irai l'an prochain à Jérusalem. Les autres disent bon... retour au pays. Même beaucoup d'Antillais qui sont venus, pour eux, ils allaient repartir à la retraite et ils étaient un petit peu ici avec les valises devant la porte, alors qu'aujourd'hui, je pense que nous avons des mouvements qui sont peut-être plus virulents parce qu'en fait, les gens, notamment les plus jeunes, ils ont conscience qu'ils n'ont pas... Ils ont volé leurs vaisseaux. C'est ici, qu'ils doivent vivre et c'est ici qu'ils doivent être respectés. Et je pense que des gens comme Zemmour, justement, font du mal à la République. Parce que quand ils serinent en permanence à ces "jeunes qui ne sont pas d'ici", il aggrave ce séparatisme dont on les accuse.

Il le crée même.

Oui, on commence par reléguer les gens dans les banlieues. Il y a eu un rapport sur le sujet qui a été fait à 20 ans, où il disait il y a relégation. Et maintenant, ces gens relégués souvent, sont relégués parce que les autres partent quand ils commencent à être nombreux. Et non seulement ils sont relégués dans leur banlieue. Mais après, on leur dit Vous êtes séparatistes. Il y a un truc qui

est quand même un renversement de point de vue, qui est assez curieux.

Et de responsabilité.

Pour terminer sur ces histoires de vision qu'on a des Etats-Unis, comme avec cette idée que les Etats-Unis sont affreusement racistes, et nous, on peut leur donner des leçons. De Black Lives Matter, on en parle maintenant dans beaucoup de médias, comme un mouvement important, légitime, etc. Et quand c'est Assa Traoré qui prend, qui prend la parole, elle est extrémiste. Et quand c'est des mouvements qui rassemblent en France, ça devient très vite des mouvements séparatistes.

Vous savez que j'ai été très étonné. Par exemple, justement, à la suite de toute cette émotion qu'on a vu chez les jeunes l'an dernier, on a demandé une commission d'enquête sur la déontologie de la police et justement les rapports de la police avec une partie de la population.

Et ce qui m'a vraiment surpris, c'est que pour une partie de nos responsables, il y a un vrai phénomène de déni. Nous avons déjà une petite bagarre avec le président de la commission d'enquête qui est faite sur notre quota, c'est nous, socialistes, qui avons demandé, et le président a évidemment aidé la majorité. Mais le président, lui, ne veut pas entendre comprendre du tout des sujets que nous nous voulons traiter. Par exemple, il n'y a pas de sujet.

y'a pas de sujet ?

et donc j'ai quand même posé... Il ne veut pas entendre les gens qui se plaignent de violences policières.

Ce n'est parce que la personne a raison, mais si vous avez un certain nombre de gens qui se plaignent d'un certain nombre de dysfonctionnements de la police, que je fais une commission d'enquête sur le sujet et qu'on refuse d'entendre les gens qui se plaignent de ces dysfonctionnements, il y a quelque part, il y a quelque chose qui va pas. Et non seulement le président ne veut pas entendre parler de dysfonctionnements dans les

relations entre la police et les citoyens, mais il veut bien qu'on parle de technique de maintien de l'ordre. Quelles sont les grenades ? Est-ce que l'équipement est trop lourd ? Etc. Mais à partir du moment où on commence à parler de difficultés dans les relations avec les citoyens, ça n'existe pas.

Quand des livres sortent, quand des enquêtes journalistiques sortent, ils pensent que c'est, que c'est de l'invention, que c'est du mensonge ?.

J'ai posé la question au préfet de police qui a été auditionné par la commission mercredi dernier et je lui dis que nous avions voulu cette commission d'enquête justement parce que nous avons le sentiment qu'il y a un malaise dans les relations entre la police et une partie de la population . Il me dit non non il n'y a pas de malaise. Je ne suis pas au courant. Alors après, je reviens à la charge en disant oui, il y a des chercheurs qui ont fait un certain nombre d'enquêtes pour pouvoir documenter ce sujet. Et comme mon président ne veut pas que je les entende, donc je lui ai dit Mais quand même, qu'est ce que vous pensez ? Pourquoi ils disent ça? Et le préfet de police me répond Mais je ne peux pas empêcher les chercheurs de dire ce qu'ils veulent.

Vous n'avez pas l'impression parfois, du moins en tant que femme politique, de ne pas être au bon endroit pour ces luttes ou d'être à un endroit où elles deviennent très compliquées.

C'était assez sidérant. Mais si vous voulez, je pense que... c'est assez sidérant, effectivement. Mais on ne va pas s'arrêter à ça parce que bien évidemment, en tant que parlementaire, on a quand même des possibilités de faire entendre des gens. Ça va nous demander plus de travail parce qu' au lieu que les personnes qui se plaignent soient entendues directement par la commission, faudra qu'on les entende d'abord et qu'on retransmette à la commission les questions que nous posent leurs auditions.

Ça ne vous énerve pas ?

De la même manière, les chercheurs qu'ils ne veulent pas entendre, faudra qu'on lise le livre et qu'on pose des questions à partir du livre du chercheur. Mais ça nous

complique la vie. Mais si vous voulez, quand on est militant, ça fait quand même qu'on sait que c'est pas toujours simple.

(rires)

C'est terrible comme vous riez à chaque fois que vous dites des choses terribles.

Mais bon, on a l'habitude quand même, mais c'est dommage parce que justement, tout à l'heure, je lisais le rapport qu'a fait le Sénat sur un sujet proche et le Sénat a pu aller au fond des choses et auditionner des gens et a fait un rapport en 2018 sur un certain nombre de sujets proches. Je trouve que l'Assemblée, en se privant de la possibilité de vraiment creuser un certain nombre de sujets et d'entendre un certain nombre de personnes, eh bien, c'est plutôt finalement une manière pour l'assemblée de se lier les mains, puisque on n'empêchera pas que ces mêmes personnes s'expriment dans les médias. On n'empêchera pas ces mêmes personnes de s'exprimer publiquement dans des réunions. On n'empêchera pas le Sénat de se saisir du sujet. Et si l'Assemblée ne veut ni les voir ni les entendre, je crois que c'est l'assemblée qui est en train elle-même de se limiter.

CHAPITRE

C'est fou qu'un président d'une commission parlementaire nommée pour examiner les problèmes potentiels entre la police et les citoyens refuse même qu'il puisse y avoir un problème. Quand on voit que David Dufresne remplit les salles de cinéma partout en France jusqu'au confinement avec son film sur les violences policières: *Un pays qui se tient sage*. On se dit que quand même, qu'il y a un petit truc de coincé entre les citoyens et leurs représentants. En tout cas, cette résilience dans le militantisme de George Pau-Langevin de continuer à rire quand l'heure est grave, de dire épatant quand elle veut dire désespérant, ça m'impressionne et ça rend à la fois humble, se dire que d'une vie de lutte, ce qu'on en retire, ce sont parfois de

formidables moments collectifs et que peut être, au fond, c'est déjà ça. A la fois, on se dit que ça peut pas être que ça, que des mini avancés, que les trucs grattés de toutes ses forces, ça ne peut pas être effacé comme ça.

Vous dites on en a l'habitude quand on est militant, donc vous avez l'habitude d'essayer de convaincre des gens qui ne veulent pas être convaincus. Il y a un mouvement dans le militantisme actuellement d'un certain militantisme qui dit qu'ils veulent plus éduquer les gens. Est ce que vous croyez... ? En tout cas, ça n'a pas l'air de vous parler. Parce que vous avez l'air prête à continuer à éduquer malgré les gens qui ne veulent pas entendre?

A mon âge, vous savez on ne change plus.

Parce que sinon, si on se parle pas, on se bagarre, on met des pétards. Je pense que, je crois que ceux qui ne veulent pas entendre ce que disent, peut-être même avec beaucoup d'excès, d'une manière injuste une partie de notre jeunesse. Je pense qu'ils ont tort parce que le dialogue, c'est tout ce qui reste. Y compris quand on n'est pas d'accord.

Et ça, ça, vous, ça ne vous fatigue pas ? Ce refus d'entendre ? Ça ne vous fatigue pas vous ? Personnellement, intimement, presque.

Vous savez qu'il y a ceux qui refusent. Et puis, il y a quand même toujours ceux qui ... Je pense que, d'une certaine façon, on peut toujours faire progresser un petit peu les choses. Moi, je pense qu' il ne faut pas être parfois trop ambitieux. Si dans mon cercle restreint ce que je peux faire, je peux faire progresser un peu. Je pense que... c'est l'histoire du colibri vous savez, je pense que ce qui compte, c'est que chacun fasse sa part.

Vous avez été d'ailleurs ministre des Outre-mer et je vous ai entendu dire à propos de ce mandat qui dure, qui a duré à peu près deux ans et demi. C'est court. On n'a pas le temps de voir les effets de ces actions en deux ans et demi. Et vous avez dit au moins pendant mon mandat, on a empêché que ça

pète trop. C'est une satisfaction limitée... Je vous pose la question de la frustration de ce pouvoir politique actuellement. Est ce que vous avez l'impression de pouvoir continuer à faire des choses? Est ce que vous avez l'impression que si vous étiez militante aujourd'hui de 20 ans, c'est vers la politique que vous iriez ou est ce que vous n'iriez pas vers autre chose ?

C'est ça qui est grave. C'est ça qui est grave parce que effectivement, nous sommes dans une société... Je pense que c'est vrai que quand j'étais jeune, on avait des idéaux pour lesquels on était prêt à se battre, à s'investir, etc. Je pense que quelque part ça, ça donne une espèce de sens à votre vie, alors que aujourd'hui, je me dis bon....

il y a des idéaux ...

Il y a des idéaux, mais ça ne passe plus... Et puis, ça passe beaucoup moins par l'action collective.

Et quand je vois Facebook, ce genre de choses, c'est quand même. Moi, je suis le meilleur, je suis le plus beau. Je parle de moi quand même beaucoup, et si je parle des autres, j'en prends souvent d'une manière extrêmement dénigrante. Et c'est pour ça que l'an dernier, j'étais assez pour cette loi qui essayait de réglementer un peu l'expression sur les réseaux sociaux parce que... je n'y vais pas souvent mais quand j'y vais, je suis atterrée de voir le niveau de violence que les gens ont entre eux, alors que avant, quand on essayait de changer une réalité, on essayait d'être plusieurs, d'être ensemble à faire quelque chose, alors que là, on a l'impression que tout le monde est contre tout le monde.

Moi, j'ai l'impression qu'il y a des gens qui essayent d'être ensemble et qui essayent de se battre collectivement. Et puis on disait en riant on parlait de convergence des luttes, mais ça existe vraiment en ce moment. Ce que je trouve compliqué est de savoir quel chemin emprunter, quel chemin la lutte doit emprunter. Est ce que la politique, c'est encore? Est ce que c'est encore le lieu? La politique traditionnelle, est ce que c'est encore le lieu de ces luttes?

La question serait effectivement quelle est l'autre manière plus efficace?

Quelle est l'alternative?

De changer la réalité.

Je ne peux pas dire. c'est vrai, que j'ai souvent été aussi très associatif. On pourrait se dire que les grandes associations font aussi un travail formidable. Mais on a l'impression que même là aussi, ça s'émiette beaucoup les associations et donc ...

Parfois, la convergence des luttes, au lieu de créer un immense collectif, elle peut...

Oui, regardez les gilets jaunes, et bien finalement dès qu'il y en avait un qui émergeait, tout le monde lui tapait dessus. Ça s'est totalement désintégré un peu de l'intérieur... et beaucoup de partis politiques... Nous par exemple.

le PS. Le PS s'est désintégré de l'intérieur aussi.

Moi je peux pas dire que j'en veux à Macron spécialement puisque Macron est arrivé parce que nous, on s'est désintégré, on s'est entretué. Donc, même aujourd'hui encore, on a toutes les peines du monde à arriver à repartir de manière confiante et à essayer de rebâtir cette structure. Moi, ça me fait mal au cœur parce que justement, ça fait quand même quarante ans qu'on se bat là dedans et qu'on espérait avoir réussi des choses et il y a un tel défaitisme ambiant. En entendant parler un certain nombre de nos jeunes, on a l'impression qu'on a fait que des bêtises qu'on a on a torpillé notre pays, etc. Je me dis quand même ! Quand je suis arrivée au PS en 74 75, eh bien le PS était très loin derrière le PC. La droite avait absolument tous les pouvoirs, la commune, le département, la région, le gouvernement et donc il me semble qu'on y est parvenu quand même à bouger des lignes. on a milité durant des années sans avoir l'espoir, on perdait toujours.

Et quand en 81 on a gagné, c'était fabuleux. C'est pour ça que moi, je suis toujours étonnée de voir une telle amertume.

Désenchantement.

Désenchantement chez les jeunes.

Parce que nous, justement, comme personne ne croyait vraiment qu'on allait arriver, bah en définitive, on y a passé le temps qu'il fallait. On s'est d'ailleurs souvent bien amusé à militer et à l'arrivée, on a pu changer, changer les choses.

"Ils croyaient que c'était impossible, alors ils l'ont fait."

Absolument.

D'ailleurs, les gens croyaient que c'était impossible d'être élus noirs en métropole. Même vos proches, vos amis au sein du parti vous disaient de vous présenter plutôt en Outre-mer. Et c'est vrai que moi, quand j'ai lu plusieurs fois que vous étiez la première première pas seulement femme, mais députée noire en métropole donc en 2007, ça m'a paru fou. C'est effectivement très, très tard.

Alors vous savez que justement, comme ce sont les sujets qui m'intéressent. Et là encore, je pense que pendant très longtemps, même les amis de Delanoë n'ont pas cru. Il y a eu un maire noir à Paris. Il y a eu Severiano de Heredia qui était cubain. Qui a donc été élu maire de Paris à la fin du 19ème. Et quand il y a eu un Monsieur qui s'appelle Paul Estrade qui a fait un livre sur cet homme et j'ai amené le livre pour demander que Delanoë le préface.

Je pense que son équipe ne m'a pas cru parce que un maire noir à Paris, personne ne le croyait alors que c'est tout à fait vrai. Anne Hidalgo lui a dédié une rue dans le 17ème. Mais il y a eu quelques exemples comme ça, par exemple.

C'est vrai que Monnerville, dont nous parlions, Gaston Monnerville a été élu du Lot. Mais à l'époque, la France était sur une grande utopie de l'empire colonial.

Ce qui est sûr, c'est que dans les gouvernements, dans les années 50, il y avait en général 3 à 4

représentants des noirs, des colonies, qui étaient ministres et ce qui a disparut totalement,

mais seulement après les indépendances. Ça a été comme après le divorce. Vous ne voulez plus de moi, donc je veux plus entendre parler de vous et par conséquent, après, c'était fini, c' était terminé.

Il n'y a plus de représentant à ma connaissance, noir ou même magrébins dans les instances politiques.

Mais la vraie question derrière ça, c'est quand même de se dire comment ça se fait qu'on apprend que Alexandre Dumas était mulâtre à 30 ans ? Comment ça se fait que Gaston Monnerville, je le cite,

a été président du sénat dix ans.

Le deuxième personnage de l'Etat. C'est à dire que si de Gaulle mourrait, c'était lui qui était président.

Tous ces gens qui n'arrêtent pas de dire que la diversité est un drame pour la France et que la diversité vient de la période récente. Ce sont souvent des gens qui ne connaissent pas l'histoire de France.

Mais parce que cette histoire de France, elle n'a pas été écrite celle-là, elle a été très peu écrite et surtout très peu enseignée.

C'est vrai que j'ai appris Alexandre Dumas à l'école, mais jamais personne m'a dit que c'était mulâtre, un métis.

Et vous étiez à l'école en Guadeloupe,

Bah oui mais jamais je l'ai appris et je l'ai lu et je l'ai. J'ai appris longtemps après. Si vous voulez, et par exemple, le chevalier de Saint-Georges qui à l'époque était à la cour du roi, il était adulé comme Mozart. Pareil, personne ne sait plus que ces gens là existaient. Le père d'Alexandre Dumas, l'écrivain. Il a été général de l'armée française pendant la Révolution et, par conséquent, nous sommes quand même le pays où il a été possible que des Noirs

soient à la cour, soient généraux dans l'armée au 18ème, ce qui n'a plus été possible durant les siècles suivants.

Mais à quel moment leur histoire a été effacée parce qu'elle a été effacée.

Je pense que déjà, je pense que très franchement, Napoléon n'a pas aidé parce qu'à partir de 1802, il a gommé un peu la présence et la trace des Noirs dans l'histoire de France.

Et l'armée française d'ailleurs. Alors que si vous prenez le 18ème, par exemple, la maîtresse de Baudelaire pour qui il a fait ces magnifiques poèmes, c'était aussi une femme de couleur. Mais on arrive à nous enseigner ces poèmes magnifiques sans nous le dire, effectivement, que la diversité était quand même présente dans notre société. Et c'est pour ça que quand on se voit comme une société qui a été exclusivement blanche jusqu'à l'arrivée des immigrants dans les années 70, c'est pour ça qu'une certaine partie de L'opinion a tellement de mal à accepter que cette diversité existe.

Ça vous désespère ces discours qui reviennent et qu'on entend de plus ?

J'avoue que je suis parfois un peu inquiète pour ce pays parce que justement, il me semble que ce qui a fait la grandeur de la France, c'était cet idéal de respect des gens, quelle que soit leur couleur, dans la Constitution de la France. C'est marqué quand même qu'on peut être français, quelle que soit sa race, sa religion, etc. Et c'est quand même assez choquant de voir des gens qui parfois sont arrivés en France après nous, qui viennent nous expliquer qu'on n'a pas le droit à ceci, n'a pas droit à cela et que tout le mal du pays vient de ceux qui ... De ces malheureux, bronzés, basanés, qui y sont. Alors que bon, il faut bien voir que souvent s'ils y sont, c'est que parfois aussi on est allé les

chercher,

Voilà, on est allé chez eux et puis on leur a dit qu'ils étaient français en plus. (rires)

Et vous riez encore !

(rires)

Est ce que ça vous embête... Parce qu'on dit de plus en plus en ce moment que en tout cas dans le féminisme, l'intime est politique. Vous avez aussi été mariée, vous m'avez appris en début de cette interview que vous aviez perdu votre mari y a pas longtemps, vous avez eu trois enfants. Ça a été des choses que vous avez été capable de mener de front. Ça a été difficile pour vous de mener tout ça de front ?

C'est à dire qu'on réussit jamais tout à fait bien, tout à fait bien les choses. Parce que c'est vrai que peut être que si j'avais été plus disponible, ça aurait été plus facile pour mes enfants. Mais je dois dire justement, dans cette période où il est de bon ton de prôner la guerre des races, que j'ai eu la chance quand même de tomber à 22 ans sur un type très bien et que nous sommes restés ensemble 50 ans et qui, justement, m'a toujours soutenue et même a accepté des sacrifices personnels, par exemple, bon, il aurait aimé sans doute habiter dans un beau quartier. Moi, je préférerais habiter le 20ème et mettre mes enfants à l'école publique et bah bon voilà, il a partagé. C'était sa manière aussi à lui d'être militant.

Par amour ou par conviction ?

Je pense qu'il y avait un peu des deux, en tout cas, je crois qu'il avait un grand respect des idéaux que j'avais. Et par conséquent, c'est vrai que quand un certain nombre de gens de parti, prônent la haine entre les communautés. Parfois, je me dis je ne sais pas où ils vivent ces gens-là, parce que nous, par exemple, dans le 20ème, il y a des tensions entre les gens. Forcément bon. Mais quand j'étais élue municipale, j'ai vu des tas de gens de tas d'origines ou de tas de religions différentes se marier.

Et je me dis quand même. Moi, quand je suis arrivé chez mes beaux parents futurs sans doute, ils n'avaient jamais imaginé que leur belle fille allait être antillaise. Mais ils ont accepté.

Ils n'ont pas levé le sourcil.

Et c'est vrai que mes enfants sont allés à l'école publique dans le 20ème. Donc, c'est vrai que c'était assez mélangé. Je ne dis pas que ça a toujours été simple pour eux. M'enfin.

Le métissage ?

Non d'être perçus comme..., c'est surtout mon fils qui était perçu comme...

On le prenait beaucoup pour un Maghrébin. Donc les contrôles d'identité, tout ça, il était bon. Alors en plus, comme il avait des papiers français, donc évidemment, il s'est fait dire une fois tu les as volé ?

Ben non, il s'appelait comme ça. Heureusement, il y avait une voisine qui était par là, qui qui... C'était une dame Assouline. Voyez comme quoi, justement, on est quand même un quartier où il se fait arrêté et accusé d'être... suspecté d'être maghrébin. Si je puis dire. Et la voisine qui le défend, c'est Mme Assouline, donc ça montre qu'on est quand même un quartier où les gens s'engueulent, il y a de la délinquance, comme dans beaucoup d'endroits. Mais il me semble qu'il y a quand même un vrai vivre ensemble.

Ce n'est pas dans les quartiers où les gens vivent ensemble que les gens votent Front national ou Rassemblement national.

Tout à fait.

C'est ce qui est frappant.

C'est pas là où les gens sont confrontés, justement, à la différence qui votent FN.

Moi, j'ai envie de dire à Zemmour qu'il vienne habiter chez nous. Il verrait que dans mon immeuble les gens se parlent et se fréquentent, quelle que soit leur religion ou leur couleur de peau.

Mais en tant que femme, du coup, vous dites que vous avez quand même une mini culpabilité d'avoir été aussi active par rapport aux enfants.

Bien sûr. C'est vrai qu'on avait fait ce choix... J crois aussi que ça vient de loin parce que justement, mon père nous

avait toujours dit que pour être indépendante, une femme doit gagner sa vie et doit être indépendante financièrement de l'homme, donc qu'il nous avait encouragés à travailler. Après, quand j'ai milité, ça a été un peu plus compliqué parce que ça prend aussi du temps,

puis du temps aussi personnel et intime.

Mais c'est vrai que mon mari a toujours pensé qu'il préférerait avoir une femme qui fasse des choses qui lui conviennent et qui soit bien dans sa peau plutôt que de trainer quelqu'un qui soit dans le regret et dans l'amertume.

C'est quelque chose que l'on croise quand même beaucoup, je trouve chez les personnes de votre âge, les femmes de votre âge qui ont eu des carrières très impressionnantes. Soit un père féministe, soit un homme féministe. Ou alors elles ont coupé les ponts. Ou alors elles ont coupé les ponts.

Sinon, il faut renoncer à une vie personnelle, ce qui n'est jamais facile non plus. Mais je crois que j'ai eu beaucoup de chance, effectivement, d'avoir un homme très féministe à la maison. C'est vrai que sinon, ce n'est pas possible. C'est trop dur, c'est trop difficile.

Alors ma dernière, ma dernière question elle va vous toucher peut être plus vous maintenant qu'à une autre époque, est-ce que vous avez peur de la mort ?

Ce n'est pas la bonne année pour poser cette question là. Je vous dis j'ai perdu ma mère en octobre, j'ai perdu mon mari et j'ai perdu ma marraine en juin. Bon, avec le covid on a perdu beaucoup de gens. Donc, c'est vrai qu'on est dans une année où on peut se sentir cerné par la mort.

Et comment on fait en vieillissant. Justement parce que moi, je me pose la question pour moi, vous dites on est cerné par la mort. Et c'est vrai qu'après, quand on vieillit, ça, ça arrive plus souvent...

On perd ses proches...

On perd ses copains, ces gens proches. Est ce que c'est une habitude qu'on prend ? Comment on finit par s'acclimater à ça ?.

Je crois que justement, je crois que ... ce n'est pas Alexandre Dumas qui ... Il y a une fois où il dit, il parle de sa mort. Il dit *Les fenêtres du Louvre s'éteignirent une à une.*

Et je trouve que quand on prend un peu d'âge, c'est un peu ça. On a l'impression qu'il y a des choses qui se ferment. Je pense que même si... tant qu'on peut, même si on est vieux, qu'on est forcément plus moche qu'avant. Mais si, tant qu'on peut lire, faire des choses, avoir l'esprit qui fonctionne. Je pense que ça, ça va.

Ce qui fait un peu peur, effectivement, c'est ça.

C'est toutes les lumières s'éteignent.

Merci beaucoup George Pau-Langevin pour votre temps.

Un grand merci à George Pau-Langevin de nous avoir accueillis dans sa permanence parlementaire.

CRÉDITS